

Intertextualité et typographie numérique : considérations sémantiques sur le livre électronique

Ioannis Kanellos

Département IASC

École Nationale Supérieure des Télécommunications de Bretagne

CS 83 818, 29238 Brest Cédex, France

Ioannis.Kanellos@enst-bretagne.fr

Abstract

Visualizing the book of the future, one might consider multi-modal integrations, non-linear reading strategies, Internet distribution, and customizable configurations to suit different user/reader profiles. In the first part of this paper, we discuss such concepts critically. The second part deals with a more profound aspect of electronic documents, one which could modify the very act of reading: the ability to dynamically control intertextuality. The third part of the paper discusses this last notion and its consequences for the future form of the book. We conclude with some brief comments on alternative forms of typography necessary for such a book.

Résumé

En pensant au futur du livre, on met l'accent sur sa capacité d'intégrer la multi-modalité, les stratégies de lecture non-linéaire qu'il permet, sa transmissibilité via le réseau, et sa configurabilité qui rend possible son adaptation à différents profils d'utilisateur. Dans la première partie de l'article nous discutons ces thèses dans un objectif de réfutation. Dans la seconde partie de la contribution on est concerné par un élément plus profond du document électronique, puisque modifiant la pratique même de la lecture : sa capacité de gérer l'intertextualité de manière dynamique. La troisième partie discute de l'intertextualité et de ses conséquences pour la forme future du livre. Nous concluons avec quelques brèves considérations sur une typographie alternative pour un tel livre.

Le livre électronique : fantasme en voie de réalisation ?

On parle beaucoup de nos jours du livre électronique. Peut-être même *des* livres électroniques. Mais probablement on fantasme plus encore. Comme dans toute époque, le paradigme technologique dominant instrumentalise notre pensée, cadre nos catégories d'espoir en matière de développement scientifique, oriente nos attentes, et exerce, par conséquent, des tensions sur notre manière d'appréhender une réalité — une chose, une situation, un fait, et même une pratique. C'est un tel paradigme qui fonde, le plus souvent, nos projections d'images de progrès, que nous aimons périodiquement déconstruire et reconstruire, en pronostiquant sur ou simplement en préparant l'avenir.

Le concept du livre n'en ferait pas exception. D'autant plus que sa place et sa fonction dans la constitution des savoirs et la médiation culturelle semblent encore importante et sa présence dans les événements culturels récurrente et toujours reconnue. Il devient, par conséquent, un objet susceptible de faire l'écran de nos projections. Il est effectivement aisé de voir que la quasi-totalité des conceptions sur le livre électronique d'aujourd'hui prennent non seulement pour modèle techno-

logique, mais aussi reproduisent au fond, sciemment ou non, un ordinateur. Tout en important, à côté, les pratiques et usages qui lui sont réservés. Le livre futur, dans sa version électronique donc, serait ainsi une reprise particulière, mais pas significative, du document électronique, récemment domestiqué par les déjà vieilles Nouvelles Technologies d'Information et de Communication (NTIC).

Chose étonnante, il n'y avait pas longtemps qu'on prenait le même modèle pour penser le fonctionnement du cerveau humain. La désillusion est acquise et capitalisée en ce qui concerne l'ordinateur en tant que modèle du cerveau humain. Probablement, y en aura-t-il une nouvelle, en ce qui concerne précisément le livre électronique. Du moins, en ce qui concerne les rapports intrinsèques entre la conception traditionnelle du livre et celle du livre électronique. Pour l'instant, et malgré un début toujours à reprendre, et des échecs avoués de part et d'autre de l'Atlantique, les temps portent toujours la fiction, et continuent à alimenter les débats. Et les caisses aussi. Au moins certaines. Le livre électronique continue à intéresser et à nourrir les espoirs, de pouvoir économique à ne pas rater ou même à usurper dans le secteur de l'édition, prioritairement.

Cependant, il n'y a pas seulement l'ordinateur et — si l'on veut être général et abstrait — l'appropriation du calcul par les technologies de nos jours, derrière les spéculations dédiées à l'avenir du livre. Il y a aussi tout ce qui est «autour» de l'ordinateur. Notamment, l'homme et toute la problématique de l'interaction entre l'homme et la machine. Et les services escomptés d'une telle interaction, comme valeur ajoutée à la nouvelle forme du livre. Et bien sûr, incontournable, «*the Matrix*»... Je voulais dire, le réseau. Dit autrement, cette société faite d'ordinateurs, d'hommes et de services désormais possible grâce aux réseaux.

C'est dans ce cadre qu'on pense le renouveau obligé du livre. Cependant, nos réflexions sont majoritairement canalisées par les catégories technologiques. Le livre électronique sera bien sûr fondé sur des matériaux modernes qui écartent le papier comme support (écran, sans doute, mais aussi papier ou encre électronique, *etc.*); il n'aura pas nécessairement la forme d'un livre classique (on pense déjà à un «mutant» entre le livre traditionnel et l'ordinateur); il intégrera un ensemble d'éléments provenant de cette pratique nouvelle qu'on a déjà acquise en interagissant avec un ordinateur, au moins, présentera-t-il certaines facilités qu'on retrouve désormais de manière standard dans les logiciels de traitement de texte; il maniera la multimodalité; il pourra sans doute intégrer des fonctionnalités provenant du Traitement Automatique des Langues (TAL); probablement même sera-t-il capable de «parler» (il sera, par exemple, capable de transformer, à la demande, le texte en voix parlée); il pourra contenir un nombre grandissime de pages; il exhibera son contenu probablement libéré de la contrainte de la page (et de tout ce que cette notion amène); et, ce faisant, il offrira un ensemble de fonctionnalités nouvelles en matière de lecture au lecteur, qui se verra enfin débarrassé de la dictature, plusieurs fois séculaire, de la lecture linéarité qu'impose la typographie classique sur papier¹. Et, bien entendu, il sera pertinemment connecté, via le réseau précisément, à des bases de contenus (des textes, prioritairement, mais aussi de toute forme de contenu multimédia) ainsi qu'à d'autres lecteurs-utilisateurs, qui peuvent transformer sa lecture individuelle en lecture collective. De ce fait, le livre électronique finira par réduire la distance entre le concept du livre et celui d'une bibliothèque, et sa lecture se fera en élargissant les pratiques traditionnelles de lecture, par l'intégration d'interactions innovantes ainsi que de services de nature bibliothécaire.

Une telle perspective n'est pas nécessairement négative, elle est même séduisante, même si la «futurologie» hors contexte et filiation épistémologique reste un jeu gratuit. Il reste toutefois à évaluer si une telle vision, qui

1. Du moins, depuis qu'on est passé du rouleau à la page.

se trouve plus ou moins à la bouche de tout le monde, a des chances de se voir réalisée, à court ou à moyen terme. C'est-à-dire, si un tel «livre» incorporera des potentialités pour assurer le relais à la fois cognitif et culturel que porte encore le livre sous sa forme traditionnelle. C'est la question de fond. Nous pouvons la reformuler ainsi : dans quelle mesure un tel livre peut-il assurer le rôle d'un médiateur d'importance dans la transmission des connaissances et des cultures ? Gardera-t-il sa fonction sur le plan des processus d'échanges sociaux ou bien mouvant de plus en plus dans un terrain hybride, sera-t-il supplanté par l'avancement d'une culture de l'image qui augmente ses pouvoirs et ses prétentions par la popularisation du multimédia ?

S'il est vrai que nous avons la sensation de vivre les premières années de l'ère «post-Gutenberg», notre impression ne vient pas de la modification des objets mais d'une mutation des pratiques, essentiellement celles qui vont avec la lecture. Certes, le support peut parfois opérationnaliser des catégories de pensée alternatives, voire innovantes, et contribuer, à terme, au changement des pratiques. Cependant, une telle affaire a généralement un rôle relevant plutôt de l'incidence, et s'inscrit dans une temporalité culturelle, dépassant celle d'une vie humaine. Sa socialisation se fait précisément lentement. L'objet ne s'approprie qu'à travers ses pratiques. Le nouvel objet appelle, donc, à de nouvelles pratiques.

D'où vient cette mutation des pratiques ?

Par les «défauts» et les insuffisances de l'édition papier, dit-on habituellement. En effet, on a souvent considéré l'édition sur papier entachée d'un ensemble de «défauts» ou de déficiences, que l'avènement du document électronique révèle mais aussi corrige. En réalité, si nous imaginons le futur livre avec toutes ces fonctionnalités dont nous parlions tout à l'heure, c'est parce que nous connaissons, déjà, ce qu'est le document électronique. Nous le «pratiquons» déjà, tant comme producteurs que comme consommateurs *c.-à-d.* tant comme auteurs que lecteurs de documents «zéro-papier». On sait aujourd'hui qu'on peut lire ailleurs et autrement que sur du papier.

J'ai expliqué ailleurs [6] que de telles accusations du livre traditionnel (et plus généralement du document) sont plutôt précipitées et injustes. L'édition sur papier supporte largement plusieurs formes de multimodalité (au moins en ce qui concerne un ensemble d'éléments de type visuel pouvant accompagner le texte) et elle ne comporte pas de prescription qui astreint à une lecture linéaire². Inversement, l'édition sur papier peut encore

2. Lit-on un journal ou une revue ou une encyclopédie du début à la fin, de manière linéaire ? Même un roman de facture classique ne contient rien qui nous contraint à une lecture linéaire, cette dernière n'étant qu'une modalité de lecture, certes usuelle et stéréotypée, peut-être aussi une hypothèse légitime au moment

attester d'un ensemble d'éléments esthétiques et ergonomiques que la publication électronique ignore toujours et, souvent, est loin de pouvoir réaliser, éléments qui sont également signifiants pour certaines formes de lecture. De l'autre côté, on ne peut pas faire de la quantité et les performances associés à un tel critère (en l'occurrence le nombre des pages et leur gestion) un trait essentiel de la différence entre ancien et nouveau livre³. Ni des fonctionnalités associées, au risque de voir d'autres objets (comme par exemple le film cinématographique voire la télévision) revendiquer leurs dividendes des actions investies dans la bourse du nouveau livre. Ce sont là des critères du moyen non pas de la notion.

À notre avis, le livre électronique sera un point d'arrêt au sein d'un ensemble de nouvelles législations sur la matière publiée, traversant les frontières linguistiques et spécificités culturelles, une mutation méta-stable⁴ des habitudes commerciales et de consommation en la matière, de la technique et de la technologie à côté des standards imposés et plus ou moins pérennes, bien sûr. Il sera sans doute un nouvel objet, effectif et manipulable, mais qui, rétrospectivement, confirme et renforce, une nouvelle pratique. Une nouvelle pratique de lecture.

On sous-estime souvent cet élément. Probablement parce que le concept de pratique convoque un cadre conceptuel difficilement formalisable dans les normes d'une science «authentique» — c'est-à-dire, «dure». C'est un concept vague, non quantifiable, qui amène vite nombre de thèmes liés à l'empirisme et à la vie, individuelle et socialisée, et se configure par des notions qui tournent autour du sens et de la sémantique — terrains exclus de la bonne science, et accessoirement de l'informatique, rappelons-le. Certes, «pratique» désigne, entre autres, l'application des principes et des règles d'une science ou d'une technique, mais surtout, dans notre cas, une forme de connaissance acquise à travers l'expérience, induisant des habitudes, probablement devenant un «habitus cognitif». Elle fait appel à une activité humaine, doublement subjective et intersubjective, historiquement et culturellement déterminée, qui donne et qui récupère du sens. En effet, tout rapport à un objet, pour être signi-

de l'écriture, mais résolument une parmi d'autres. D'ailleurs, il ne faut pas le rôle du feuilletage, qui préfigure la lecture, s'il ne la représente pas carrément en une temporalité réduite, et qui a tout sauf la linéarité. Même sur le plan micro- et méso-typographique, les études en psychologie cognitive mettent en évidence des stratégies de perception visuelle qui n'ont rien à faire avec la linéarité, qui reste encore un mythe logique. Non seulement la mise en page, mais aussi la syntaxe et même la sémantique, et les formes de pré-compréhension qu'elle nécessite, concourent à des parcours de lecture largement non-linéaires.

3. La performance des ordinateurs n'a pas altéré la conception de base, toujours stable, toujours de type «von Neumann», tout comme la contenance d'un support musical n'a pas altéré notre façon d'écouter la musique.

4. *I.e.* revenant toujours à des formes de stabilité renouvelées.

fiant, doit s'attester à travers une pratique. Une pratique qui décline des genres pour répondre à des exigences de spécificité, faisant ainsi de l'objet «distant» un objet «intime», parce que participant à un vécu orienté par un objectif. Parce que connu et reconnu, appréhendable et utilisable, faisant partie de notre univers et de nos formes de vie — et donc, nos catégories de pensée. Tout objet reste abstrait, seulement théorique et logique s'il ne participe pas à un commerce sémiotique, qui détermine sa valeur et les besoins qui l'appellent. En pratiquant un objet, nous le chargeons de sens, nous lui donnons place à notre vie, et droit à notre compréhension. Hors de la pratique, l'objet est seulement formel.

Dans notre cas toujours, cette pratique est la lecture. En réalité, le livre n'est la forme instrumentale d'un besoin de lecture. C'est ce besoin qui le définit, et, devenant objet socialisé, implique à notre façon de lire des déterminations particulières lui étant propres. Car nous lisons toujours dans des catégories communes, partagées, qui déploient et exploitent perpétuellement, suivant les supports, la même activité générique, celle de l'usage de la langue. Lire ce n'est une modalité de consommation de la langue. Corrélativement, nous écrivons en convoquant les mêmes catégories.

Il est à constater, non sans un certain regret, que peu d'études sont menées sur le rapport entre la typographie et le contenu de la lecture. Peut-être, ne sont-elles pas toujours décisives ou clairement convaincantes dans la mesure où le terrain de la sémiotique, terrain obligé dans de telles études, reste instable sinon encore indéfini [1, 2, 4].

Quoi qu'il en soit, nous sous-estimons parfois, dans notre soif de nouveauté, et même encore dans notre traditionalisme typographique, qu'un livre sert (et même est), avant tout, un *contenu*. Notre constat est trivial : il n'y a pas de livre sans contenu, et l'on n'écrit jamais un livre sans vouloir transmettre un contenu, sans l'hypothèse qu'il va être lu. Instrument fondamental dans la transmission des connaissances et plus généralement de la culture, un livre est fait (par quelqu'un) pour être lu (par quelqu'un d'autre). C'est cet objectif que, normalement, le livre, traditionnel ou nouveau, et la typographie qu'il appelle, doit servir. Au mieux. Si la typographie — typographie papier ou électronique — n'arrive pas à aider à mieux comprendre le contenu qu'il véhicule à toutes les dimensions de sa signification, au moins, peut-elle se donner comme objectif modeste de ne pas nuire sa compréhension, en nuisant précisément sa lecture. En d'autres termes, le livre, par le biais de la typographie, cherche au niveau de la présentation du contenu dans un espace de pratiques partagées, à rendre une lecture maximale-ment opérationnelle.

Dans le travail que je citais plus haut⁵, j'avais argumenté sur un seul point qui me semblait essentiel dans les tentatives de différenciation entre la forme connue et la forme imaginée du livre, à savoir l'accessibilité à la société des textes dans laquelle revendique une place un texte pour être mieux compris lors de sa lecture. Je me permets de synthétiser cette réflexion pour mieux asseoir mon argument sur ses implications typographiques dans la suite.

Tout d'abord, il faut clarifier le terme mais aussi le thème de la lecture.

Du livre en tant qu'objet de lecture On doit comprendre la lecture comme un ensemble de processus cognitifs (de perception et de structuration prioritairement) orientés par un objectif de compréhension. Ces processus ont pour fonction de reconstruire le lisible, en lui donnant forme interprétable. En le situant, tout d'abord, puis en l'identifiant comme objet à comprendre. Leur fonction est essentiellement structurante voire restructurante. Ils circonscrivent, tout d'abord, l'espace du lisible en définissant le signifiable et sa place dans un environnement sémiotique. Puis ils opèrent sur des éléments signifiants des évaluations, des sélections, des pondérations, des filtres ou des unifications, induisent des réorganisations, génèrent nombreuses mises en rapport, produisent des suppléances ou des accroissements des données lisibles, tirent les traits vers des thématisations, des virtualisations ou forcent des inhibitions, *etc.* En deux mots, ils opèrent des ré-élaborations de la matière lue en construisant, à divers régimes (thématique, tactique, dialogique, dialectique⁶, et à partir d'éléments au moyen desquels se présente (mais aussi se représente) le contenu du livre, des unités signifiantes intégrées, *i.e.* des unités de niveau supérieur [8, 13]. Il s'agit d'un processus complexe, à la fois *bottom-up* et *top-down*, qui mobilise des facultés cognitives tant générales (comme la reconnaissance des formes, l'attention ou la mémoire, par exemple) que spécifiques (organisation des découpages, intégration des unités graphiques élémentaires à des unités plus étendues, *etc.*), dont l'entrée est la matière qui a fait l'objet de préoccupations typographiques en amont, et la sortie une «image» de celle-ci, une ré-élaboration sémantique du livre suivant la forme, la qualité et l'objectif de la lecture [11, *passim*].

Une fois qu'on a un peu réfléchi sur le concept et le rôle de la lecture, on peut mettre en perspective relative l'avenir du livre. Précisément, le nouveau livre existera lorsqu'on pourra attester une authentiquement nouvelle forme de lecture. De quoi sera-elle faite ?

Je reprends dans la suite cette question en la projetant sur l'écran futuriste du livre électronique, et discer-

ner, accessoirement, quelques traits de son possible horizon typographique.

Un livre, plusieurs livres. La lecture impossible d'un seul livre

Cette idée simple et évidente (que le livre existe pour opérationnaliser une lecture) se double d'une autre, aussi simple, aussi évidente, mais étonnamment moins consciente et réfléchie que la précédente : *qu'il est impossible de lire un livre seul* [3]. Formulée positivement, elle stipule que chaque fois qu'on lit un livre, on lit aussi d'autres livres. Réelles ou seulement résidant dans notre mémoire, effectives ou simplement reconstruites, ces lectures mettent en place ce qu'on pourrait appeler de manière quelque peu métaphorique, *le contexte social d'une lecture*. Le principe épistémologique est plutôt classique : il n'y a jamais un seul homme mais des hommes qui font société (et même sociétés); on ne rencontre jamais une seule vie mais des vies, organisées suivant des rapports fonctionnels et téléologiques; il n'y a pas une idée sans l'existence d'autres idées... Il n'y a pas une lecture mais des lectures. Mieux, toute lecture spécifique n'est que le passage d'un faisceau de lectures qui la soutiennent et la rendent opératoire. Tout simplement parce qu'il n'y a jamais de compréhension qui tienne toute seule.

Contrairement à ce qu'on dit souvent et qu'une *doxa* dominante laisse croire, Gutenberg n'a pas inventé comment faire *un* livre. Mais comment faire *des* livres. Pas un livre en plusieurs exemplaires. Mais plusieurs livres en plusieurs exemplaires, candidats à une lecture par une collectivité de lecteurs. Au fond, ce qui s'est produit avec le livre imprimé est une société de livres. Qui dresse le parallèle d'une société humaine en la projetant sur l'acte de lire. Et dont l'effet marquant est celui de la productivité de la lecture, et même *des* lectures. On ne doit pas s'en douter : même dans la typographie classique la pratique de la lecture, nécessairement plurielle, a institué un ensemble de moyens pour faire référence à la société à laquelle appartient le livre, et plus généralement le document, qu'on est en train de lire. Sur les figs. 1-4 on en voit certaines, de manière schématique.

La typographie servant les indications, les références, les commentaires, *etc.*, et plus clairement encore, par la mise en page de fragments textes issus d'ailleurs, sont autant de moyens d'explicitation du contexte social de la lecture. Et autant de moyens pour cadrer les parcours qu'elle est susceptible de déclencher et donc, l'interprétation escomptée du texte.

Dans le cadre d'un document électronique, on retrouve également sans difficulté ses repères : A-t-on vraiment innové ?

Sur la forme, sans doute non. On pourrait même penser le contraire. Les structures logiques et physiques

5. [6, p. 102 *sq.*]

6. Cf. [9, première partie], mais aussi, sur un plan plus sémiotique [10] voire rythmique *etc.*

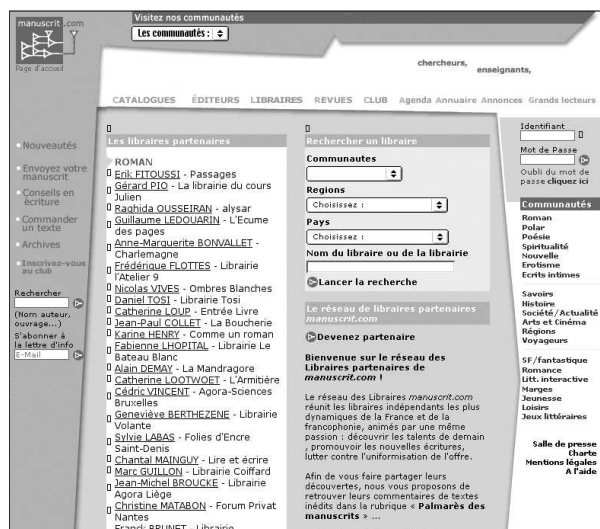


FIG. 4 : WEB Classical Texts : <http://www.manuscrit.com>.

même savante, et ceci à moindre coût⁷.

Ce dernier n'est bien sûr possible qu'à travers le concept-support de réseau. La seule différence fondamentale donc entre lecture classique et lecture sous support électronique serait que l'explicitation des apports d'interprétation, qui retracent les dettes et les filiations intellectuelles du document sous lecture par rapport à un ensemble de sources externes, devient désormais d'indirecte directe, de médiante immédiate, et de statique dynamique. Ce n'est pas une invention, mais simplement un changement de statut opératoire, donc d'utilisation qui, très vraisemblablement, induit des déterminations d'une nouvelle pratique en instrumentalisant différemment l'activité de lecture.

Dans tous les cas, la mise en rapport de lectures au moyen d'une société de textes, que cette société soit imaginée, reconstituée, suggérée ou même réelle, est le *sine qua non* d'une pratique de lecture du point de vue sémantique. C'est seulement elle qui coordonne, affine et corrobore le projet de compréhension que nous associons à notre lecture. Au fond, on le disait tout à l'heure, c'est pour cette raison essentiellement qu'on lit. Pour apprendre, pour connaître, pour vérifier ou affiner un thème, pour trouver une solution à une question qu'on se pose, parfois simplement pour avoir du plaisir ou du réconfort, pour s'échapper aussi, voire même pour s'inspirer. Mais toutes ces activités sont coordonnées par une autre, générique, celle de la compréhension. Qui suppose, à son tour, la faculté d'interprétation. Cette dernière est précisément le résultat d'une stratégie de lecture

7. Bien sûr, avec les risques connus, afférents à l'utilisation par un novice d'une technique experte !

appliquée sur le document (le livre en particulier), mais aussi, en parallèle, et de façon aussi signifiante, sur la société des documents (textes) dans laquelle il acquiert un statut de document signifiable. La compréhension n'est en réalité que l'aboutissement cognitif d'un parcours de lecture, nécessairement pluriel : à travers le document (livre) cible et à travers les documents qui le situent.

Typographie et intertextualité

Ces idées, qu'on pourrait sans honte qualifier «d'inspiration interprétative», visent à remettre en place l'acteur qu'on a précipité cependant dans la trappe dans le spectacle typographique : le lecteur. Une «typographie interprétative» serait alors plus qu'une tendance, un engagement en faveur d'une reconsidération de l'objet typographique dans une perspective inversée, où il n'est pas pensé comme autonome, dissocié du sujet. Un recentrage de l'argument typographique non pas sur une lecture tout court, mais sur une lecture inscrite dans un projet d'interprétation (et plus avant, de compréhension). Elle me semble essentielle pour penser la typographie d'aujourd'hui, tiraillée entre le nomadisme pluri-culturel et les pressions de la globalisation. Pour réfléchir aussi, plus avant, sur le cours mais aussi sur l'orientation d'un modèle pour le document électronique. En particulier, pour le livre électronique.

La forme traditionnelle de la typographie, peut-être parce que fondamentalement liée au support qu'elle utilise, s'approprie fatalement de manière statique ce rapport à une société des livres. De l'autre côté, elle est foncièrement une typographie «mono-document». Sa conception fondatrice réside sur l'hypothèse d'un document (un livre en particulier), un style typographique, et un lecteur⁸. Elle est, en quelque sorte, «objectivante» (au sens qu'elle définit ses objets indépendamment des sujets, et souvent loin des pratiques réelles), en un sens, il s'agit d'une typographie «monothéiste et abstraite». La place du lecteur en tant qu'agent interprétatif opérant sur de la matière typographique est plutôt sous-évaluée, le plus souvent ramenée à des catégories générales, toutes abstraites. Parfois même, est-elle carrément supprimée. L'hypothèse récurrente est que le lecteur est en possession de pratiques conformes à une lecture standard (que la typographie sert à travers les modèles qu'elle adopte). Or, avec l'avènement du document électronique et la généralisation des pratiques d'écriture et de lecture, désormais à la possession de chacun, les normes d'écriture ont basculé. De lecture aussi. De compréhension, par conséquent, dans la mesure où les parcours sur lesquels la lecture se fonde pour ériger une interprétation ne sont plus les mêmes.

8. Peut-être pourrait-on aussi rajouter «une lecture».

Sous l'idée qu'un document (un livre) subsume une société de documents (livres), d'où il hérite cohérence interprétative et intelligibilité, il convient de s'interroger sur les conséquences de sa version électronique. Car — il n'est pas inutile de le répéter — cette «sociabilité documentaire» préfigure, précisément, un virage significatif dans la conception du document puisqu'elle redéfinit ses usages, suivant des pratiques de lecture modifiées. Et, finalement, les formes et les modes de son appropriation sémantique, point convergent de toutes les préoccupations qui commencent par la conception du contenu jusqu'à la distribution du livre.

Le document (le livre en particulier) n'est plus le même. Non pas parce qu'il a changé en soi. Non pas parce qu'il diffère sur un ensemble d'aspects physiques ou logiques. Mais parce que certaines de ses nouvelles fonctionnalités appellent à une rupture par rapport aux pratiques associées précédemment. Elles modifient, par conséquent, son rapport au sujet qui l'utilise. Donc, sa nature sémiotique. Un document (livre) qu'on commencera à lire différemment n'est plus le même document (livre). Car, lire différemment c'est conduire un autre projet d'interprétation. Donc, comprendre différemment. Et les choses (les documents et les livres en particulier) sont ce qu'on comprend d'eux (et sur eux).

Aux antipodes d'une vision logiciste du document (et du livre), qui font de lui un agrégat de traits structurés extraits d'un langage de description formelle, le document (le livre) est ce qui reste invariant à travers un ensemble de transformations d'usage⁹. Cet usage, du point de vue de son utilisateur ultime et en quelque sorte son «consommateur», est prioritairement fondé sur la lecture que ce dernier peut réaliser. Le document (le livre) qui ne reste pas invariant sous différentes lectures, *i.e.* sous différentes formes d'appropriation sémantique, n'est pas le même document. En d'autres termes, le livre est ce qui résulte d'un régime de lecture qui lui est adressé. À différentes lectures, correspondent, par conséquent, différentes conceptions du livre. La vraie, donc, et peut-être la seule question du document électronique est celle de la modification des pratiques de lecture. Une conclusion presque directe d'une conception «interprétative» de la notion de document (et de livre), mais qui a l'avantage de ne pas dissocier l'objet document (livre) de son rapport à l'homme et les pratiques qui lui sont réservées — pratiques socialement stabilisées.

Précisément, l'incorporation des rapports intertextuels suivant une telle conception semble une authentique voie dans la mutation du concept de document. Et partant, du livre.

9. Je reprends, relativisée, l'idée suivant laquelle un objet n'est pas une construction logique, mais l'invariant d'un ensemble de transformations : [15, 16, 17, 18].

Intertexte et typographie : l'âme même du futur livre

Discutons quelque peu, dans l'objectif de l'affiner, cette notion d'intertextualité, du point de vue de ses effets sémantiques. Autrement dit, du point de vue de ses apports sur le plan de l'interprétation. Et subséquemment, de la production de sens. En s'éloignant d'une aperception logique, qui consisterait tout simplement à envisager, à la place d'un document ou d'un livre, une classe de documents ou des livres, ainsi qu'en discutant de ses raisons et de ses incidences sur le plan des facultés du lecteur de faire du sens, nous pourrions mieux comprendre la tension que cette notion décidément «extra-typographique» exerce sur l'avenir du livre.

La notion de texte, matière empiriquement première de toute préoccupation typographique, semble généralement évidente. Il s'agit d'une sériation d'éléments linguistiques issus de divers niveaux d'analyse morphosyntaxique, agrémentée par ailleurs d'un ensemble d'éléments de type structural. Dit plus naïvement, c'est des lettres et des mots, à la rigueur des phrases, tous mis côte à côte, suivant un certain ordre. Cette façon de voir, qui admet sans doute des précisions et des affinements à volonté, reste cependant compositionnelle, et définitivement logique. Elle n'est assurément pas fautive. Mais elle ne recouvre pas toute la vérité du texte, parce que limitée à son extériorité. Aux antipodes, une vision *top-down*, consisterait à voir le texte comme une sorte de sédimentation typographique d'une attitude interprétative globale. Cette vision, dont l'histoire est à rechercher aux techniques herméneutiques, rehausse cette autre nature du texte, faite d'éléments signifiants. Pour une telle vision, le texte n'est pas fait d'éléments de rang linguistique et formel inférieur, mais, précisément, de textes [8, 14]. Pour adhérer à une telle vision du texte, il est nécessaire d'avoir signé sous au moins deux principes, tous deux fondamentaux [7, 12] :

1. Le premier vise à exprimer une opposition au modèle de la communication hérité de la théorie du signal. Volontairement quantitatif, ce modèle suppose l'unicité de sens et la possibilité d'une communication entre l'auteur et le lecteur qui se ferait par la reconstruction du sens de l'auteur par le lecteur, au travers de ses lectures, à l'identique. Une fois devant le texte, l'acteur fondamental dans la génération du sens est le lecteur, et dont le rôle dans la facture sémantique n'est plus passif. Ce principe cherche à remettre en scène le lecteur et à restaurer son rôle et son importance dans la chaîne de production du sens. Il dévoile, par ailleurs, la raison du caractère sémantiquement ouvert de tout texte.
2. Le deuxième prône l'inversion du rapport habituel, entre constituant et constitué, en reprenant à son

compte le thème herméneutique de la détermination du local par le global : le sens est toujours contraint par une donnée sémantiquement globale. Ce dernier concerne tous les niveaux de composition du texte¹⁰.

L'intertexte est ce nécessaire premier et global, voulu et créé par un lecteur en besogne sémantique lors de sa lecture d'un texte, pour y induire précisément un sens possible, peut-être aussi, plausible (son propre sens). Il s'agit d'une forme textuelle d'une fraction du contexte¹¹ ou, mieux, une rationalisation sous forme textuelle de quelques aspects contextuels, somme toute réglés par un dessein interprétatif. Ce n'est pas une encyclopédie ni un thésaurus, même si localement il peut présenter des affinités opératoires. Il ne s'identifie pas non plus complètement à la notion de corpus, dont il reprend une quotité pour supporter un faisceau de parcours de lecture.

L'intertexte est, au fond, *une qualité*. Construire un intertexte c'est, en réalité, (se) donner *une matrice de compétence interprétative*. Ainsi que le cadre de la validité de son interprétation (donc, de sa compréhension). C'est à l'intertexte que l'on a recours pour légitimer le rapport entre sa compétence et sa performance interprétatives. C'est, en quelque sorte, une tentative pour poser les repères et les conditions de fonctionnement d'un programme d'interprétation. L'intertexte réalise et achève le texte tout comme le groupe complète le contenu de l'individu. Il montre que texte ne peut être clos en lui-même, et que ce qui est autour de lui formant sa société, est autant signifiant que ce qui est à l'intérieur de lui. Seul, le texte, est en réalité sémantiquement indécidable. D'autre part, le rapport entre texte et intertexte devient aussi explicatif. En effet, en plongeant un texte dans son intertexte, on lui intègre les principes de sa propre explication. L'intertexte devient, au fond, le support d'une présomption sur l'auteur construite par le lecteur : en essayant d'interpréter un texte au sein d'un intertexte que nous construisons, nous sous-entendons que son auteur évolue dans l'espace des idées que nous pensons retrouver dans cet intertexte.

Rendre opératoire, donc, l'intertexte comme une forme tangible de l'authentique nature du texte, *i.e.* du texte du point de vue sémantique, c'est parler, déjà, d'un autre livre. C'est, aussi, opter déjà pour d'autres formes typographiques, puisqu'on passe d'une représentation mono- à une représentation multi-livres. C'est

10. Il constitue, en un sens, la reprise interprétative d'un principe cognitif général, suivant lequel il n'y a pas de détermination et d'identification sans un acte préalable de localisation, de mise en contexte, en quelque sorte.

11. Bien entendu, le contexte, généralement, ne se réduit pas à la seule donnée d'un intertexte, qui ne fait qu'en énoncer une part textuellement opératoire.

vraisemblablement ce dernier qui complètera le progrès de la page : non pas la sériation des pages, mais la constitution d'un réseau de pages appartenant à des textes différents.

En deux mots, le livre à venir ne sera pas, à mon sens, un amas de pages ou quelque chose qui matérialise un écran à dérouler. Ce sera le correspondant d'un réseau, de facture somme toute intertextuelle. La typographie qui l'accompagnera le suivra aussi. Elle complètera ses catégories classiques avec des catégories proprement interprétatives : *intra-typographiques* (explicitant les rapports des parties du texte entre elles) et *inter-typographiques* (faisant référence aux rapports entre les parties du texte avec (des parties) d'autres textes).

Il n'y aura pas seulement dématérialisation du support et représentation dynamique de la page, mais aussi de l'objet livre. Une dématérialisation qui s'annonce déjà par l'introduction de la valeur intertextuelle dans les liens des documents électroniques. Non pas seulement un détachement du support papier, mais aussi de la vision mono-documentaire et objectale, voici l'horizon d'un livre au service de l'interprétation. D'un livre enfin centré au lecteur et ses besoins de lecture.

C'est, à mon sens, le schéma du livre qui frappe à la porte des NTIC. Quelqu'un ira-t-il ouvrir ?

Petit épilogue

La représentation d'une nouveauté se fait généralement avec la donation d'un nouvel objet, du mode de sa correspondance avec l'ancien, souvent l'original, mais aussi de la valorisation de sa lecture. Lorsque le nouvel objet est seulement imaginé, les conditions de l'imagination l'emportent sur le mode la correspondance et de la lecture. Aujourd'hui, ces conditions, parce que peut-être plus lisibles, sont majoritairement portées par les aspects technologiques. Ainsi, le livre de demain continue à être matérialisé de la même manière. La conception de sa typographie le suit avec des changements timides.

Si les logiciels nobles (dont le grand-père \TeX) ambitionnent de réhabiliter le sens de la typographie à une époque où la vulgarisation apparaît comme la fille unique de la mondialisation, si ces aristocrates d'antan et d'aujourd'hui souhaitent ne pas perdre le train du livre électronique, ils doivent sans doute aligner leurs prétentions et leurs fantasmes. En admettant qu'ils le doivent, on peut se demander s'ils le peuvent. Mon opinion personnelle est que la bataille finale devient d'un jour à l'autre inégale. Pour des raisons de fondation et d'objectif, essentiellement. La confrontation entre une vision mono-livre et une vision multi-livres n'est pas une confrontation uniquement technique ou seulement quantitative. Elle pointe vers une différence de nature. Mon opinion personnelle est, donc, qu'à l'ère du livre électronique, ces logiciels reculeront. Au moins fonctionnelle-

ment. Sans doute, feront-ils toujours autorité sur un ensemble de principes salubres concernant le traitement du texte électroniquement, respectueux des traditions typographiques — principes qu'il ne faut pas délaïsser. Mais ils ne pourront, tels quels, répondre à l'exigence interprétative, qui viendra se superposer sur eux.

Quel candidat pour leur suite, donc ? Peut-être une idée comme celle des *vario-documents* [5], concept encore embryonnaire mais intéressant, à mi-chemin entre l'exigence du respect typographique et l'adaptation au profil de l'utilisateur. En supposant (en espérant plutôt) qu'ils arrivent à penser le livre comme intertexte et les modes de réhabilitation non seulement typographique mais aussi sémantique des préférences du lecteur. Ou, peut-être encore, une synthèse de quelques méthodes typographiques standards dans un environnement de travail collaboratif. Car — je me permets de le répéter pour conclure — la mutation des pratiques de lecture ne sera pas seulement au niveau du symbolique et du typographique. Elle sera essentiellement située, toujours à mon humble avis, sur le registre de la confection sémantique. Même avec un livre électronique à la main, on lira toujours pour comprendre.

Références

- [1] U. Eco. *A Theory of Semiotics*. Indiana University Press, 1976.
- [2] U. Eco. *The Role of the Reader — Explorations in the Semiotics of the Text*. Indiana University Press, 1979.
- [3] U. Eco. *Lector in fabula*. Grasset et Fasquelle, 1985.
- [4] U. Eco. *Sémiotique et philosophie du langage*. PUF, 1988.
- [5] Yannis Haralambous and Johan Nonat. Un prototype de lecteur de vario-document. In *Comptes-rendus du colloque DVP*, Brest, 2002.
- [6] I. Kanellos. À propos de l'héritage critique du document électronique : multimodalité sémiotique, stratégies de lecture et intertextualité. In *CIDE'99 : deuxième colloque international sur le document électronique*, pages 97–109, Damas, 5–7 juillet 1999.
- [7] I. Kanellos. De la vie sociale du texte. L'inter-texte comme facteur de la coopération interprétative. *Cahiers de praxématique*, 33 : 41–82, 1999.
- [8] F. Rastier. *Sémantique interprétative*. PUF, Paris, 1987.
- [9] F. Rastier. *Sens et textualité*. Hachette, Paris, 1989.
- [10] F. Rastier. La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. *Nouveaux actes sémiotiques*, 9, 1990.
- [11] F. Rastier. *Sémantique et recherches cognitives*. Philosophie d'aujourd'hui. PUF, Paris, 1991.
- [12] F. Rastier. Communication ou transmission ? *Césure*, 8 : 151–195, 1995.
- [13] P. Ricœur. *Le conflit des Interprétations—Essais d'herméneutique*. L'ordre philosophique. Seuil, 1969.
- [14] P. Ricœur. Qu'est-ce qu'un texte ? In R. Bubner *et alii*, dir., *Hermeneutik und Dialektik*, volume 2, pages 184–221. Lawrence Erlbaum Assoc., Tübingen, Mohr, 1970.
- [15] R. Thom. *Stabilité structurelle et morphogénèse*. InterEditions, Paris, 1977. Première parution aux éditions Benjamin, 1972.
- [16] R. Thom. *Paraboles et catastrophes*. Champs. Flammarion, Paris, 1983.
- [17] R. Thom. *Esquisse d'une sémiophysique*. InterEditions, Paris, 1988.
- [18] R. Thom. *Prédire n'est pas expliquer*. Champs. Flammarion, Paris, 1993.